

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche
LA COLLECTION DES 20 VOLUMES : 226 FRANCS.

14^e Année. N° 549. — 19 Octobre 1867.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

DIRECTEUR : **POINTEL.**

BUREAUX DE VENTE & D'ABONNEMENT 9, RUE DROUOT

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT :

9, RUE DROUOT

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Les troupes distribuant du pain aux indigènes de l'Algérie, par Saurin. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Un Journaliste d'autrefois, par Charles Monselet. — Beaux-Arts, par Théodore Pelloquet. — Les plongeurs de l'aquarium hu-

main, par M. V. — Les Aïssaoua, par A. Hermant. — Le tyran, par Pierre Véron. — La Cité des Oiseaux, par Victor O'Clad. — L'Onondaga et le Dunderberg, par V.-F. Maison-neuve. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Courrier de l'Exposition universelle, par Auguste Luchet. — GRAVURES : Les zouaves partagent leur ration avec les in-

digènes (Algérie). — Exposition universelle : construction rustique dans le jardin réservé; vue prise du kiosque chinois; cuve pour les expériences des cuves à plongeur; expériences d'appareils à plongeur en pleine Seine; maison mobile; les vitraux de M. Gsell. — La forêt de Fontainebleau. — Les Aïssaoua. — Beaux-Arts: Pillards gaulois. — César Moreno. — M. Cameron. — Le Dunderberg et L'Onondaga. — Rébus.



ALGÉRIE. — Oran. — Les zouaves de service à la porte Napoléon partagent leur ration avec les indigènes ruinés par la sécheresse. (D'après le croquis de M. Saurin.)



L'incombustible. — Le mangeur de cactus.

LES AÏSSAOUA

On parle beaucoup, en ce moment, d'un nouveau spectacle importé récemment d'Afrique à Paris, et qui a choisi, pour local de ses séances, les arènes athlétiques de la rue Le Peletier.

Les Aïssaoua forment une secte religieuse très-répondue en Afrique et surtout en Algérie. Leur but, nous ne le connaissons pas; leur fondation remonte, disent les uns, à Aïssa, l'esclave favori du prophète, d'autres prétendent que leur confrérie a été fondée par Aïssa, savant et pieux marabout du seizième siècle.

Quoiqu'il en soit, les Aïssaoua soutiennent que leur pieux fondateur leur donne le privilège d'être insensibles à la souffrance.

Permettez-moi de vous raconter ce qui se passe à leurs assemblées; j'en fus témoin un vendredi, jour de repos chez les musulmans, dans une petite mosquée de la rue des Zouaves, à Constantine.

Les Aïssaoua arrivèrent les uns après les autres; quand ils furent en nombre, trois jeunes hommes s'assirent à terre, les jambes croisées



L'œil hors de l'orbite. — La langue percée.

autour de tambourins, et deux autres s'installèrent en face, dans la même position, à côté de réchauds allumés, les mains armées d'énormes krakeuls, espèce de castagnettes en métal.

Chaque Aïssaoui qui rentrait allait se ranger contre la muraille, à côté de ceux déjà arrivés, et bientôt la cérémonie commença.

A un signal donné par le chef, les tambours se mirent à battre, les krakeuls résonnèrent, et on entonna un de ces interminables chants à peine rythmés qu'on n'entend que chez les Orientaux; l'un des aides du chef jetait de l'encens à profusion dans les réchauds embrasés.

La chaîne d'êtres humains qui se pressaient le long des murs s'ébranla, tous les corps s'inclinèrent en même temps et, de toutes les bouches, sortirent des hurlements épouvantables. Alors commença la danse la plus désordonnée que j'ai vue de ma vie. Tous ces hommes se mirent à sauter, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, sans pourtant quitter leur place.

Peu à peu, les musiciens pressèrent leur chant, et les tambours et les krakeuls battirent plus vite, les danseurs suivaient la cadence, et bientôt leur danse acquit une rapidité vertigineuse.

La mosquée était éclairée par quatre lampes qui brûlaient de l'huile parfumée; l'odeur de l'encens montait à la tête, le bruit du tambour et des krakeuls assourdissait, les voix des chan-



La danse de Tombouctou.

teurs déchiraient le tympan et les yeux étaient éblouis par les mouvements des danseurs. De temps à autre, des hurlements sortaient de toutes les poitrines, et les vêtements se détachaient du corps des Aïssaoua trempés de sueur. Les pauvres hallucinés sentaient la folie arriver; ils ne dansaient plus, ils se démenaient comme s'ils eussent été possédés du diable; ils ne criaient plus, ils vociféraient. Je crois qu'il est impossible de voir une représentation plus fidèle de la nuit de Walpurgis rêvée par Goethe dans un moment de cauchemar.

A ce moment, un Aïssaoui sortit des rangs toujours en dansant; il s'avança jusqu'auprès des musiciens, qui ralentirent leur mesure, et les chanteurs baissèrent graduellement la voix de façon à ne plus se faire entendre qu'en sourdine.

L'Aïssaoui entonna un chant triste, et bientôt il se mit à verser des larmes, sans, pour cela, cesser de danser. Ses paroles imploraient la miséricorde divine et suppliaient Aïssa, l'ami du prophète, d'intercéder auprès d'A'lah pour faire triompher la vérité et la justice. Bientôt il se livra à des contorsions dont il est impossible de donner une idée; il jetait si violemment la tête en avant et en arrière, qu'il paraissait avoir le cou complètement désarticulé.

Au bout de quelques minutes de cet exercice, le pauvre diable, haletant et brisé, tou- noya sur

lui-même et tomba comme une masse inerte.

Les tambours se mirent à battre avec une rage nouvelle et les chanteurs, comme pour regagner le temps perdu, élevèrent la voix jusqu'aux notes les plus aiguës. Je croyais entendre des siffres.

Un second fanatique sortit des rangs; c'était un nègre, il se jeta à terre et se mit à courir sur les pieds et les mains en aboyant à la façon du chacal. Il s'approcha du chef comme un chien qui demande un morceau de pain à son maître; celui-ci prit, dans un panier, un scorpion bien vivant et frétilant, et le jeta au nègre, qui se mit à le manger avec les marques les plus évidentes de satisfaction. Quand il eut fini, le chef lui donna une vipère, qu'il dévora avec la même avidité, puis il retourna à sa place. Un autre vint qui mangea une feuille d'aloès, dont l'épine lui perça la lèvre, un autre broya avec les dents du verre, qu'il avala ensuite sans paraître aucunement souffrir. Je ne croyais pas que ce misérable pût survivre à un semblable repas, mais ma crainte était vaine, le mois suivant je le vis recommencer le même exercice.



L'équilibre sur le fissaah.



Le mangeur de feu.

LES AÏSSAOUA A PARIS